



Singulière parmi les pianistes de sa génération, Rachá Arodaky cultive comme son maître Murray Perahia une

affinité profonde avec les compositeurs baroques. Singulière, car elle semble davantage inspirée par un monde intérieur que par les styles d'interprétation dominants. Ici point d'opposition marquée entre legato et staccato, aucun effet surprenant. La compréhension des textures la guide avec sûreté dans le passage du clavier au piano moderne, ce qu'atteste la courante de la *Partita n° 3*, dansant sans gesticulation ni mièvrerie, comme une sinieuse sarabande où le soutien du timbre n'est plus que chant. Il n'est pas si fréquent d'atteindre une telle clarté dans la caractérisation, exempte de la moindre d'affectation. D'autant que le sens de la pulsation n'appelle aucun reproche (*Capriccio*). On est à des années-lumière du Bach dénérvé d'un Tharaud, de la poésie univoque de Dinnerstein (*cf. infra*), des formes vides d'un Gurning ou du laboratoire bouillonnant de Pienaar (pour s'en tenir à quatre propositions récentes). Arodaky nous évoque plutôt l'évidence lumineuse d'une Marcelle Meyer.

L'élégante tension de ces partitas alterne agréablement avec plusieurs transcriptions. L'une est signée Cortot, immense figure dont l'approche stylistique de Bach trouve chez notre interprète un écho particulier.

Philippe Ramin